

L'étrange voyage de Gaboutou

Cap'tain Philip

Cap'tain Philip

L'Étrange Voyage de Gaboutou

© Cap'tain Philip, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8217-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aéroport de Budapest , 23 décembre 1985

Je ne suis pas le seul héros de ce récit, mais je le traverse de part en part et, puisqu'il faut bien commencer quelque part, j'ai décidé de me présenter succinctement. Je n'ai encore que 27 ans et l'on m'a prénommé Gaboutou. Comme mon oncle Albert, je suis de bonne taille, un peu plus de six pieds, plutôt costaud sans être épais, réservé sans être timide, souriant et aimable sans être perpétuellement hilare ou maladivement obséquieux... Vous n'avez guère besoin d'en savoir plus pour l'instant ; venons-en plutôt au fait...

D'aucuns auraient parlé de coup de foudre... Seraient entrés dans le cœur de cette histoire par des mots aussi définitifs que : « *je suis tombé amoureux fou dans l'instant* », « *ma vie a basculé en une fraction de seconde* », etc. À vrai dire, les circonstances ne s'y prêtaient pas franchement...

Non, je préfère commencer par cet instant de fascination inattendu... beaucoup plus qu'inattendu, vous allez voir ! Fascination devant l'apparition déconcertante de ton visage penché sur moi dans une cellule du poste de police de l'aéroport de Budapest, il y a quelques jours seulement... Ton visage que j'avais croisé des dizaines de fois au foyer des étudiants de l'université de Dresde, à sa cantine ou dans sa bibliothèque. Un visage dont j'avais de fait été amoureux de longs mois, sans que ce sentiment ne débouche sur rien d'autre que quelques mots prononcés maladroitement de ma part à l'occasion, et autant de sourires indulgents et désolés de la tienne. Mais tout ça, ou plutôt si peu, s'était passé quelques années plus tôt, à la fin des années 70...

Pourtant, subitement, ton visage était là, à quelques centimètres du mien. Ton front était en partie couvert par une coiffe d'infirmière de la croix rouge et tu t'activais pour tenter de me ranimer, car je venais d'être victime d'un accident cardio-vasculaire dans les locaux de rétention austères de ce poste de contrôle de la police des frontières hongroise.

C'est arrivé à la fin du mois dernier, quelques jours avant Noël, assez tard dans la soirée. J'étais descendu d'un vol Aeroflot en provenance de l'aéroport de Berlin-Est vers dix heures du matin et les policiers hongrois m'avaient interrogé huit heures durant sur une circonstance qui semblait leur paraître hautement suspecte, avant de me jeter dans une cellule de dégrisement disponible jusqu'au matin. Mais le matin n'est jamais arrivé... Je suis sûr que, faute d'être parfaitement lucide, j'étais encore tout à fait vivant lorsque j'ai découvert ton

visage inquiet penché vers moi à quelques centimètres de la chape de béton sur laquelle j'étais étendu... J'ai d'abord reconnu ma petite croix de baptême que j'avais accrochée à ton cou quatre ans plus tôt, et, dans la foulée, ta voix suave et posée, sans bien comprendre ce que tu me demandais. J'ai senti ta main douce effleurer mon front, puis... plus rien...

Enfin m'est revenu tout ce qu'il me reste à vous raconter d'où je suis maintenant... J'étais assis sur un mauvais tabouret et j'observais les efforts que tu déployais auprès d'un corps inerte qui avait bel et bien l'air d'avoir été le mien...

Train Budapest/Graz , 2 janvier 1986

Moins de dix jours se sont donc écoulés depuis cette nuit improbable où tu as si étrangement resurgi dans ma vie, ou plutôt à l'entrée de ce tunnel étroit vers l'au-delà ; un tunnel que ceux qui l'ont emprunté à contresens décrivent inondé d'une lumière blanche et éblouissante. Pour ma part, je n'y ai vu que ta propre lumière, éblouissante, de fait, comme elle l'a toujours été pour moi.

On est au tout début du mois de janvier 1986 dans un train qui roule sur une des dernières lignes d'Europe parcourues par des locomotives à vapeur. Pourtant, cette histoire, vous l'avez déjà compris, commence il y a bien plus longtemps ; bien longtemps, même, avant cette époque où les hasards des jours nous faisaient nous croiser régulièrement sur le campus de l'université de Dresde. Cette histoire commence une vingtaine d'années plus tôt dans le village de Sara Kenga, où j'ai grandi, au cœur des montagnes du Guéra.

Pour l'heure, les paysages vallonnés de Styrie défilent à travers les traces de givre qui s'accrochent aux bords de la fenêtre du compartiment. La neige est déjà là, mais ce n'est encore qu'un fin manteau monotone. Tu parles avec un autre homme. Tu ne prêtes aucune attention à moi. Je suis pourtant assis dans le même compartiment que vous.

La vieille locomotive s'arrête de temps à autre dans de petites gares, sans cesser pour autant de chuintier et de siffler à plein poumon ; chaque fois à la hauteur du chef de gare à l'uniforme impeccable. Parfois, quelques rares passagers attendent à ses côtés sur le quai, plus rarement quelques-uns descendent du train. L'arrêt ne dure que quelques minutes. Puis, après exactement la même séquence codée de coups de sifflet et les mêmes mouvements cabalistiques du même bâton blanc et rouge muni du même catadioptré jaune à son extrémité, le train s'ébranle. La fréquence du claquement des boggies sur les jonctions des rails s'accélère très lentement, jusqu'à atteindre le même staccato régulier et rassurant qu'un moment plus tôt. Ta conversation avec l'homme, que j'essaye de suivre, reprend parallèlement son cours régulier.

Ayant achevé des études de pharmacie à Dresde, en Allemagne de l'Est quatre ans plus tôt, je parle correctement l'allemand. Pourtant, même si j'ai par ailleurs passé plusieurs mois à Graz avant d'entreprendre ce nouveau voyage derrière le rideau de fer, je maîtrise mal le dialecte local, celui de la province autrichienne du Steiermark dont nous approchons de la capitale, Graz, terminus du train.

Plus tôt dans la matinée, l'arrêt à la frontière austro-hongroise, hautement anxiogène, avait lui, au contraire, duré largement plus d'une heure.

Pendant ce long arrêt parcouru de policiers suspicieux et de militaires en armes, tu avais remonté le couloir jusqu'aux toilettes. Une femme épaisse en uniforme avait sèchement poussé la porte des toilettes où tu venais d'entrer et, l'espace d'un instant, à travers la porte brièvement entrouverte, j'avais perçu dans la petite glace, aux biseaux rongés par l'âge, ton visage rongé, lui, par l'anxiété. Tu avais refermé lentement, mais fermement la porte et, un instant plus tard, il y avait eu ton sourire à la fois lumineux et bienveillant qui répondait à la moue contrariée de la bonne femme, puis la retenue contrite avec laquelle tu lui avais expliqué que tu étais désolée, que le verrou était cassé. Tu avais retrouvé presque instantanément ton calme habituel, ton indifférence calculée. Tes cheveux étaient maintenant châtain clair, coupés court, un peu à la diable. Pourtant, les expressions successives que tu venais de montrer étaient dans mon esprit intimement associées à l'inimitable blond vénitien de ta chevelure cascadante d'alors.

Tu avais dû parler hongrois, une langue que j'avais appris à identifier au cours des derniers jours. Tu maîtrisais donc parfaitement cette langue en plus de l'allemand, du russe et du français. Depuis dix jours tout m'intriguait. La fascination désespérée que tu avais exercée sur moi, jour et nuit, quelques années plus tôt, à Dresde, était toujours là, mais le mystère était partout autour de toi...

Les quelques personnes qui attendaient leur tour dans le couloir en bavardant s'étaient tues, avant de s'effacer prestement pour te laisser le passage vers ton compartiment. La simplicité de ta mise composée d'une jupe vert foncé et d'un chemisier pastel n'ôtait rien à ton élégance naturelle. Tu t'étais rassise contre la fenêtre face à ton compagnon de voyage et votre conversation avait repris son cours. Pour ma part, il m'avait paru logique de m'asseoir à l'une des deux places encore libres à la droite de ton vis-à-vis. Je m'étais ainsi retrouvé casé en face d'une petite dame à l'air malicieux, affublée d'un chapeau croquignolet que traversait une longue épingle à tête nacrée. Ses petits yeux vifs et mobiles ne semblaient pas m'accorder plus d'intérêt que toi. Elle avait même installé sa mallette de voyage face à elle... exactement comme si je n'étais pas là ! Deux pasteurs assis de part et d'autre de la porte du compartiment complétaient notre environnement immédiat. L'un d'eux portait encore en bandoulière le badge du congrès auquel il venait de participer.

Je savais maintenant précisément qui vous étiez... Votre conversation de

circonstance se déroulait en allemand. Vous parliez à voix basse, sans ostentation. Pourtant, vous n'étiez pas allemands ; encore moins autrichiens, comme semblaient l'attester les passeports que vous veniez de présenter aux policiers hongrois. Vous étiez russes et vous étiez en train de risquer gros...

Le train avait fini par repartir et vous vous étiez considérablement détendus. Tu avais échangé en français quelques mots anodins avec la petite dame au chapeau. Dans la lumière du couchant, le bleu sans fond de tes yeux me subjuguait tout autant que le reste. Tout ce qui remuait en moi me dissuadait de chercher à croiser ton regard ; je n'osais fixer que son reflet dans le verre épais de la fenêtre.

Derrière ton image, le paysage défilait. Quelquefois, la silhouette d'un clocher baroque interrompait sa splendide monotonie. Dans le reflet de la vitre, je distinguais aussi par instants le profil de la petite dame au chapeau de feutre vert. Son visage était très mobile, sautant du paysage uniforme au col droit de l'homme avec qui tu conversais, supposé, lui aussi, être un pasteur épiscopalien, comme en témoignait son col dur et l'insigne épinglé au revers de son veston.

Qui aurait été instruit de la hiérarchie du clergé épiscopalien aurait déduit de l'insigne en forme de croix rehaussé de vernis carmin que l'homme était même évêque. C'était bien sûr le cas des deux autres pasteurs qui s'adressaient à vous avec une certaine déférence, tant il paraissait évident pour qui aurait suivi votre conversation, même plus distraitement que moi, que tu étais sa secrétaire particulière. Tu portais toi aussi une petite croix au revers de ton chemisier, mais beaucoup plus discrète. C'était d'ailleurs celle que tu portais tous les jours depuis que tu avais prononcé tes vœux, trois ans plus tôt.

Votre conversation n'avait cependant aucun caractère religieux ou apparenté ; le sujet en était la ville de Graz, où nous arriverions d'ici une petite heure. Une ville que par un hasard étrange — encore un — je connaissais relativement bien pour y avoir passé la fin de l'été. D'ailleurs, parler de hasard est certainement impropre... Je dois revenir plus avant dans cette histoire pour vous en laisser pleinement juge.

Graz , automne 1985

J'étais donc resté plusieurs mois à Graz cet automne, jusqu'à mi-décembre, en fait. J'y étais arrivé en train à la fin de l'été depuis Toulon, où ma grande sœur Ratédé habite avec Jean Marc, son muzungu et notre petit frère Djimié qui, aux yeux des autorités françaises, est censé être leur fils... Un micmac de première autorisé par les excellentes relations entretenues par Jean Marc avec l'adjoint du consul de France en poste à N'Djamena à l'époque. Pour consolider l'affaire, Jean Marc avait initié la procédure d'adoption de Djimié dès leur arrivée en France. À l'issue de cette procédure, Djimié était devenu français de plein droit un an plus tard, quasiment en même temps que Ratédé.

En France, mon diplôme ne valait pas grand-chose, d'autant que j'étais entré clandestinement dans l'hexagone quelques semaines plus tôt. J'avais donc pris la décision de revenir en Europe de l'Est où je pourrai trouver un travail dans mon domaine et recouvrer ma propre identité. Depuis mon arrivée à Toulon, en effet, je circulais avec le passeport de notre petit frère, Djimié, dans la poche. On se ressemblait suffisamment l'un et l'autre pour que ça puisse passer sans problème dans le cadre d'un simple contrôle d'identité ; ça aurait pu s'avérer beaucoup plus compliqué dans celui d'un contrat de travail ou autre, dans la mesure où nous avons quand même près de huit ans d'écart. Lui n'avait encore que dix-neuf ans et était donc arrivé en France quatre ans plus tôt avec ma grande sœur et son muzungu.

Je conçois bien que ce savant tour de passe-passe puisse paraître éhonté, au minimum fort complexe, pour un honnête citoyen français dit "de souche". Pourtant, pour un immigré subsaharien, en ce milieu des années 80, entrer, puis séjourner quelque temps dans l'hexagone tenait déjà du parcours du combattant... Et bien sûr, depuis, les choses n'ont fait que se compliquer pour nous, sans parler de l'avenir...

Mon projet était de gagner d'abord Prague, où j'avais effectué mon stage de dernière année. Les autorités tchèques m'avaient à l'époque royalement octroyé un visa de dix ans, dans l'espoir probable que je reste travailler chez eux. De fait, Prague était une ville autrement plaisante que Dresde ou Berlin-Est.

C'est dans cette intention que j'avais pris un billet pour Vienne, qui n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de la frontière tchèque. Mais voilà, j'étais descendu à Graz... Dans le train, j'avais bavardé avec Evelyn, une fille un peu

plus jeune que moi. Elle s'était étonnée que je parle si couramment l'allemand et on avait papoté un bon moment. Elle était montée à la gare de Venezia-Mestre, mais elle était autrichienne et rentrait à Graz. On avait ainsi discuté jusqu'à Graz où elle était née et avait toujours vécu. Bien sûr, certains pourraient s'étonner à raison que j'aie bousculé un plan mûrement réfléchi sur la foi d'un simple bavardage dans un couloir de train... À ceux-là, je dévoile la circonstance qui s'avéra décisive...

Evelyn était quasiment ton sosie !!

Certes, ce n'était pas toi. Elle mesurait quelques centimètres de plus ; ses yeux étaient rieurs, quand ton sourire désarmant était quelquefois teinté de mélancolie. Mais concernant la blondeur chatoyante de tes cheveux que j'avais crue jusqu'à inimitable, la finesse infinie de tes traits et les fossettes émouvantes au creux de tes joues quand tu riais, c'était toi ; complètement toi, sans erreur possible !!

Bref, Evelyn étudiait le français à l'Alliance française de la ville et elle se débrouillait déjà très bien. Elle croyait savoir que l'institution avait un besoin urgent d'enseignants et m'avait conseillé, puisque je parlais aussi bien l'allemand que le français, d'aller faire un tour là-bas le lendemain. Pour sa part, elle avait cours à 18h et se ferait un plaisir de me présenter. C'est comme ça que c'était arrivé ; que j'étais descendu à la gare de Graz en reportant mon plan savant aux calendes grecques ! Le lendemain, l'Alliance française de Graz m'avait proposé quelques heures de vacation, une dizaine par semaine. Et finalement, ça m'arrangeait plutôt pas mal... Le pécule que m'avait octroyé ma grande sœur Ratédé pour poursuivre ma route ayant été déjà bien entamé par le voyage en train vers la frontière tchèque.

Evelyn travaillait dans un labo photo du centre-ville et logeait dans l'appartement familial au rez-de-chaussée d'une vieille bâtisse près de la gare de marchandises. Elle m'avait assuré qu'il y avait des chambres à louer au dernier étage de son immeuble. On était allés voir ensemble le soir même après son cours. L'arrêt de tramway était quasiment devant l'entrée de l'immeuble.

La concierge avait ouvert la porte de sa loge à Evelyn de mauvais gré, car il était vingt heures passées. Elle lui avait confirmé qu'en me présentant le lendemain, je pourrais rencontrer la propriétaire de plusieurs chambres libres qui habitait elle-même la maison. Elle s'était ensuite tournée vers moi et s'était aussitôt reprise, suspicieuse... De quelle "contrée d'Afrique" débarquais-je, d'abord ? Mes papiers étaient-ils en règle ? Et ma religion ? Parce que sinon ! Le